

# « Je sais moi que quoi? » : de la grammaticalisation de la construction en « V+ que quoi » dans le français ordinaire du Cameroun



**Adeline Simo-Souop**

Université de Buea, Cameroun

a.simo.souop@gmail.com

Reçu le 14-08-2014/ Évalué le 25-09-2014/Accepté le 28-11-2014

## Résumé

Cet article traite de la forme interrogative en *V+que quoi* qui apparaît régulièrement dans le français ordinaire du Cameroun. Au départ de cette construction sur le schéma phrastique canonique SVO avec les verbes du type *dire* et *penser* (*tu dis que quoi, tu penses que quoi*), les locuteurs semblent généraliser l'emploi de *que quoi* avec tous les verbes de sorte que l'on obtienne des énoncés comme *il s'énerve que quoi*. L'hypothèse de l'influence des substrats locaux est explorée pour démontrer que les interférences, lorsqu'elles existent, ne sont pas gratuites. Elles permettent de combler un vide structurel laissé par le système sémantico-référentiel du français introduit en Afrique sous sa forme standard. Ainsi, la sémantaxe fournit un cadre à la grammaticalisation de la forme en *V+que quoi*.

**Mots-clés** : interrogation, syntaxe variationnelle, grammaticalisation, sémantaxe

« Je sais moi que quoi? » : Grammaticalisation of the Syntactic structure « V + que quoi » in ordinary French in Cameroun

## Abstract

This article focuses on the interrogative form *V+que quoi* recurrent in ordinary spoken French in Cameroon. Emanating from the canonical SVO sentence structure with such verbs as *dire* and *penser* (*tu dis que quoi, tu penses que quoi*), speakers seem to generalize use of the structure by adding *que quoi* to all verbs such that one gets such phrases as *il s'énerve que quoi*. This article explores the premise of local substance influence with the intent to demonstrate that when interferences exist, they are not fortuitous. They serve to bridge a structural gap created by the semantic reference system of standard French as introduced in Africa. Accordingly, semantax furnishes the framework for grammaticalising the *V+que quoi* form.

**Keywords**: interrogation, variational syntax, grammaticalisation, semantax

## Introduction

La plupart des études sur les français d'Afrique font état de nombreuses restructurations formelles qui, dans un premier temps, ont été traitées comme des interférences phonologiques, lexicales ou syntaxiques, les « interférences » étant évaluées à l'aulne

du français standard. Avec l'essor des travaux sur l'oral dans toute la francophonie, il est désormais apparu que beaucoup de formes dites déviantes dans le français parlé en Afrique se retrouvaient ailleurs (Boutin et Gadet, 2012). Un aspect récurrent en syntaxe est le morphème *que* qui semble être une zone de turbulence entre micro- et macro-syntaxe (Berrendonner, 2002; Deulofeu, 2008). La masse des faits linguistiques, avec une systématité différente de la tradition grammaticale, oblige les chercheurs à s'orienter vers l'hypothèse d'un « hypersystème » (Gadet, 2007) où le français devra être décrit dans une perspective *variationnelle* et non plus *variationniste*.

Dans cet article, nous analysons les constructions en *V+que quoi*, en raison de la grande fréquence et de l'originalité de cette structure dans les pratiques ordinaires du français au Cameroun. Nous verrons que le lien rectionnel entre le verbe et *que quoi* est une béquille structurelle qui permet à un schéma discursif de naître et de fonctionner sur le mode de la phraséologie dans des interactions ritualisées. Notre description s'appuie sur des échanges vernaculaires entre égaux sociolinguistiques (corpus écologique constitué dans le cadre de notre thèse de doctorat). En effet, nous considérons, à la suite de Bronckart (1996), les faits de langue comme des actions sociales. Ils ne peuvent donc être décrits indépendamment de leur inscription sociolinguistique. Notre perspective interactionniste intègre aussi bien les interactions entre les individus que les interactions entre les pratiques langagières et les dispositifs sociaux.

Après une analyse distributionnelle de *que quoi* inspirée de l'approche pronominale, nous aborderons la question de ses variantes syntaxiques dont la réelle mesure ne peut se prendre que dans le cadre sociolinguistique de la vernacularisation. Nous débou-cherons dans la troisième partie sur les processus socio-langagiers qui conduisent à la grammaticalisation de la structure en *V+que quoi*.

## 1. Distribution de « que quoi »

Soient les exemples suivants :

(1) *tu as dit que quoi ?*

(2) *il pense que quoi ?*

(3) *tu croyais que quoi ? que comme tu ne m'as pas aimée personne d'autre n'allait m'aimer ?*

(4) *je sais que quoi ?*

Ces séquences d'apparition de la structure en *V+que quoi* permettent de faire une première hypothèse. Celle de l'emploi de « *que quoi* » avec des verbes susceptibles d'introduire des complétives. Si l'on s'en tient aux exemples ci-dessus, la succession des mots dans l'énoncé laisse apparaître « *quoi* » comme une *proforme* reprenant

tout simplement un groupe lexical qui lui est proportionnel dans un contexte discursif déterminé. Ainsi dans l'exemple (3), le locuteur reprend la partie équivalente à *quoi* sur le plan paradigmatique:

Tu croyais que *quoi* que *comme tu ne m'as pas aimée personne d'autre n'allait m'aimer* ?

De manière générale, il s'agit d'une complémentation de type *ça*: tu as dit *ça*, il pense même *ça*, tu croyais *ça*. « *Que quoi* » dans ces exemples est un équivalent sémantique de « qu'est-ce que » qui pose la question sur l'objet. On obtient donc: (1) *qu'est-ce que tu as dit?* (2) *qu'est-ce qu'il pense?* (3) *qu'est-ce que tu croyais?* (4) *qu'est-ce que je sais?* A toutes ces interrogations, il est possible de donner une réponse en termes objectifs: tu as dit *ceci* ...; il pense *ceci*...

Cependant, d'autres exemples en *V+que quoi* semblent contredire la première hypothèse:

(5) *je sais moi que quoi* ?

(6) *je sais que quoi même* ?

(7) *si je raconte tout ça on va entendre que quoi* ?

Avant de procéder à une analyse distributionnelle, replaçons ces derniers exemples dans leurs contextes interactionnels:

(A) L1 *elle ne se rendait pas compte de son poids?* L2 *je sais moi que quoi?*

(B) L1 *est-ce que Eto'o était obli- obligé de eh de tirer ?* L2 *je sais que quoi même ?*

L'échange A est recueilli lors d'une réunion de Camerounais vivant à Paris. L'anecdote qui suscite ce micro-échange raconte les mésaventures d'une femme obèse qui casse une série de chaises à cause de sa surcharge pondérale. Quant à l'échange B, il est extrait d'une conversation entre jeunes universitaires à Yaoundé.

Procédons à présent à un test de substitution de la construction en *V+que quoi* avec d'autres énoncés interrogatifs dans le même contexte discursif que chacun des exemples. Le signe (+) indique que la substitution est possible et le signe (-) indique que la substitution n'est pas possible :

(5) *je sais moi que quoi* ?

(-) qu'est-ce que je sais moi ? (-) qu'est-ce que je sais ? (-) je sais quoi ? (+) je sais que quoi ? (-) je sais même quoi ? (+) je sais même que quoi ?/ je sais que quoi même (+) je sais ? (+) qu'est-ce que j'en sais ?

(6) *je sais que quoi même* ?

(-) qu'est-ce que je sais moi ? (-) qu'est-ce que je sais ? (-) je sais quoi ? (+) je sais que

quoi ?(-) je sais même quoi ?      (+) je sais moi que quoi ? (+) je sais même que quoi ?  
(+) je sais ? (+) qu'est-ce que j'en sais ?

En dépit du fait que (5) et (6) soient construits avec le verbe *savoir* comme (4), *que quoi* ne peut être substitué par *qu'est-ce que* dans le même environnement discursif. Le lien de rection disparaît au profit d'une relation macrosyntaxique entre le verbe et *que quoi*. C'est aussi le point de vue de Ngué Um (2007 :116) lorsqu'il analyse les interrogatives en *que* dans le français parlé au Cameroun.

On note cependant que les exemples 5 et 6 sont tous les deux substituables par *qu'est-ce que j'en sais ?* (qui représente la forme standard). Nous reviendrons sur la proforme *en* après avoir considéré l'exemple 7 construit avec le verbe *entendre*. Ce dernier a été pris sur le vif au cours d'une discussion entre deux cousins, l'un étant nous-mêmes. C'est alors qu'en évoquant les déboires d'une autre cousine, le locuteur (étudiant en médecine qui vit à Bruxelles depuis plus d'une dizaine d'années) témoigne de sa désolation et de ses scrupules à en faire part à la famille restée au Cameroun. Il dit alors :

(7) *si je raconte tout ça on va entendre que quoi ?*

Le test de substitution n'est pas concluant dans l'environnement sémantico-discursif de « *on va entendre que quoi* : (-) *si je raconte tout ça on va entendre quoi ?* (-) *si je raconte tout ça qu'est-ce qu'on va entendre ?*

Le verbe *entendre*, est un verbe transitif qui n'admet de complétive que dans l'acception de « avoir l'intention, la volonté de... » (*j'entends qu'on me respecte*). Il faut cependant noter le glissement de sens qui s'opère avec le verbe *entendre*. Il prend ici le sens de *penser*. En remplaçant le verbe initial par *penser*, on obtient en version standard « *si je raconte tout ça que va-t-on en penser ?* ». L'équivalence discursive des exemples 5 et 6 avec la construction *qu'est-ce que j'en sais ?* et de l'exemple 7 avec *que va-t-on en penser ?* met-elle en évidence des variantes syntaxiques d'une même expression sémantique ?

## 2. Variation syntaxique et sémantaxe

Le problème posé par le concept de variation en syntaxe est celui de l'équivalence communicative des unités linguistiques en cause. En d'autres termes, peut-on dire la même chose avec des différences formelles ? Ceci revient à se demander si *je sais moi que quoi ?* et *je sais que quoi même ?* sont discursivement équivalents à *qu'est-ce que j'en sais ?* et si *on va entendre que quoi ?* est discursivement équivalent à *que va-t-on en penser ?*

## 2.1. Variantes syntaxiques ?

D'une manière générale, les énoncés interrogatifs dans le français parlé au Cameroun sont construits selon le schéma SVO. Cette tendance à la *simplification* passe par la régularisation des paradigmes afin que le signifiant soit toujours égal à lui-même. Ainsi, l'interrogation avec inversion du sujet est rare dans des échanges vernaculaires aussi bien en Afrique que dans la francophonie occidentale (Simo-Souop, 2009 ; Gadet, 1996 ; Gaulmyn, 1991). La distinction entre intonation montante et inversion du sujet ne veut pas dire que les deux formes soient des variantes syntaxiques comme le démontre Gadet (1996). En effet, chacune des formes interrogatives se spécialise pour un dispositif sociolinguistique particulier : familier/ordinaire pour l'intonation montante, formel pour l'inversion du sujet. Pour Gadet, cette distinction s'explique en termes stylistiques et non en termes de niveaux de langue.

La tendance à la *simplification* se traduit quelquefois par des stratégies d'évitement de constructions complexes au profit de celles dont la structure est plus « simple » ou plus régulière. On pourrait ainsi penser que les locuteurs camerounais évitent d'utiliser la proforme *en* qui est par ailleurs un mot grammatical au fonctionnement très complexe (Blanche-Benveniste et al., 1990 : 207-211). *Je sais que quoi* serait alors préféré à *qu'est-ce que j'en sais ?* D'autre part, on ne saurait expliquer le choix et la nature des constructions en *V+que quoi* sans rappeler le contexte sociolinguistique général. En effet, le Cameroun est sans doute le pays africain où la vernacularisation du français est la plus avancée. Une grande familiarité s'est créée entre les Camerounais et le français à tel point qu'il est devenu une *langue vernaculaire* (Feussi, 2008), la langue d'un nombre conséquent de familles. Par « *vernaculaire* », nous entendons avec Manessy (1993 : 407), « *un état de langue familier, courant, commun, socialement neutre en ce qu'il ne suscite pas de jugements de catégorisation lorsqu'il est employé dans les conditions requises* ».

Les exemples ci-dessus sont issus d'échanges entre égaux sociolinguistiques. Les interlocuteurs utilisent des formes vernaculaires lors des échanges où la vigilance métalinguistique est faible car « *le lieu de la vernacularité est celui où on ne se pose pas de questions* » (Manessy, 1993 : 410). La construction en *V+que quoi* est l'indice formel qui témoigne de l'inscription du discours dans la variété camerounaise du français. Donc, plutôt que de dire la même chose avec des termes différents, la variation syntaxique serait des manières de dire des choses différentes sur le même référent. Si la structure *je sais moi que quoi ?* n'est pas une variante syntaxique de *qu'est-ce que j'en sais ?* traduirait-elle au moins des interférences des langues locales dans le français ?

## 2.2. Transferts intersystémiques ?

L'hypothèse de transfert intersystémique est suggérée par des occurrences comme :

(8) *je le vois que quoi ?*

(9) *le Doyen s'énerve que quoi ?*

(10) *elle ne prend pas que quoi ?*

Les essais de substitution dans ces trois exemples montrent que l'équivalence avec des questions sur l'objet est impossible. Impossible donc de remplacer *quoi* par le complément *ça*. Le statut syntaxique de *que quoi* relève incontestablement de la macrosyntaxe. Dans tous ces énoncés, *que quoi* peut être remplacé par *pourquoi*. Comment *que quoi* peut être à la fois *quoi* et *pourquoi* ? Nous passerons par l'analyse d'une structure similaire dans une langue camerounaise de tradition africaine pour comprendre ce qui se passe.

Notons au préalable que le Cameroun ne possède pas de langue nationale avec une fonction véhiculaire sur l'étendue du territoire. Autant dire immédiatement qu'il est difficile, sinon arbitraire, de traiter certains phénomènes comme des interférences en provenance d'une langue ethnique particulière. Néanmoins, il n'est pas non plus possible de nier la part des interférences dans les structures de français parlé, puisque bon nombre de locuteurs n'ont pas achevé leur scolarité et d'autres apprennent le français sur le tas. De telles conditions sont favorables au transfert des schémas linguistiques connus vers la langue en cours apprentissage. Cependant, notre description n'entend pas s'arrêter au passage des structures d'un système linguistique à un autre. Son intérêt réside dans le fait qu'il fournit un cadre sémantique pour l'interprétation des pratiques linguistiques en français (sémantaxe), qui autrement apparaissent comme des « *faits aberrants* » (Manessy, 1994). Une seule langue servira dans cette étude comparative : le *ghɔmala*<sup>2</sup>. C'est un choix subjectif qui s'explique par le fait que nous sommes une locutrice de cette langue bantoue de l'Ouest du Cameroun. Compte tenu de la dispersion sociale (géographique et en fonction du niveau d'études) du schème syntaxique étudié, nous faisons l'hypothèse que le cadre sémantico-logique fournit ici correspond dans l'ensemble à ce qui peut s'obtenir pour la majorité des autres langues du Cameroun.

a) *o fape na ka ?*

b) *o fape ga ka ?*

Ces deux exemples signifient à peu près la même chose à savoir, *pourquoi tu l'as insulté ?* À priori donc, il existe en *ghɔmala*<sup>2</sup> deux formes correspondant sémantiquement à *pourquoi*. En regardant de près leurs structures, on se rend compte que l'un des exemples (ii) est littéralement équivalent à un énoncé en français avec *que quoi* (*tu l'as*

*insulté que quoi ?*) alors que l'autre (i) reste proche d'un énoncé avec *pourquoi* (on peut noter au passage la disjonction des morphèmes constitutifs de la valeur sémantique *pourquoi* en *ghɔmala*<sup>2</sup>).

a) o	<i>fap-</i>	e	<i>na</i>	<i>ka</i>
pers.2	verbe ( <i>insulter</i> )	pers.3.	conj.	interrogatif
sujet	accompli			accusatif
tu	as insulté	il/elle	<b>pour</b>	<b>quoi ?</b>
b) o	<i>fap-</i>	e	<i>ga</i>	<i>ka</i>
pers.2	verbe ( <i>insulter</i> )	pers.3	conj.	interrogatif
sujet	accompli	accusatif		
tu	as insulté	il/elle	<b>que</b>	<b>quoi ?</b>

Prenons à présent le verbe *dire* qui construit des complétives :

c) o *ghɔm bi : na ka ?*

d) o *ghɔm bi : ga ka ?*

La traduction en français courant, proche du standard, pour les deux énoncés est : *pourquoi tu le lui as dit ?* En français ordinaire du Cameroun, on obtient plutôt *pourquoi tu lui as dit / tu lui as dit pourquoi ?* La version en français ordinaire camerounais omet le pronom *le* qui est anaphorique dans le cotexte. La traduction en français standard se justifie par la transitivité obligatoire du verbe *dire*. En français parlé au Cameroun, le contexte comble la référence liée à l'anaphore.

c) o	<i>ghɔm</i>	bi :	<i>na</i>	<i>ka ?</i>
pers.2	verbe ( <i>dire</i> )	pers.3	conj.	interrogatif
sujet	accompli	datif		
tu	as dit	à lui/elle	<b>pour</b>	<b>quoi ?</b>
d) o	<i>ghɔm</i>	bi :	<i>ga</i>	<i>ka</i>
pers.2	verbe ( <i>dire</i> )	pers.3	conj.	interrogatif
sujet	accompli	datif		
tu	as dit	à lui/elle	<b>que</b>	<b>quoi ?</b>

Un examen attentif révèle une fois de plus que l'un des énoncés (exemple d) présente pratiquement une équivalence terme à terme avec la structure française *tu lui as dit que quoi ?* Que se passe-t-il donc ? En *ghɔmala*<sup>2</sup>, il semble y avoir deux façons de dire *pourquoi* ; la première forme que nous qualifions de neutre est *na ka* et la deuxième forme est *ga ka*. C'est cette deuxième forme qui est à l'origine de la structure « aberrante » en *que quoi*. Le monème en cause est *ga*. Son actualisation en *ghɔmala*<sup>2</sup> est systématiquement en rapport avec une parole prononcée, qu'elle soit antérieure ou

postérieure à l'acte qui le matérialise. Il suffit par exemple de dire *ga ba* pour que son auditoire comprenne que l'on veut prendre la parole. Cette expression ne comprend pourtant pas de prédication telle que la tradition grammaticale la décrit ; il s'agit donc d'une prédication averbale: il n'y a ni verbe, ni sujet, juste deux « mots » que nous nous risquons à traduire comme *que* et *hein*. Ce ménage ne manque pas de produire un équivalent en français ordinaire camerounais avec des visées communicatives similaires (*qu'hein*).

L'énoncé *o fape ga ka ?* signifie *tu l'as insulté pourquoi ?* De même que *o ghom bi : ga ka ?* signifie *tu lui as dit pourquoi ?* Toutefois, *ga* introduit une signification additionnelle que l'on peut gloser par : « quelle raison tu donnes pour justifier ton acte ? ». Ceci veut donc dire que, le locuteur qui prononce un énoncé avec *ga ka ?* signale explicitement qu'il est en attente de la parole de l'autre. Ainsi, dire en français *tu l'as insulté que quoi ?* ou *tu lui as dit que quoi ?* suggère que le locuteur attend des explications ou un rapport sur les termes exacts de l'insulte. *Que* est ici une marque de polyphonie. Il serait plus juste de parler d'une *diaphonie potentielle* (Roulet 1990 : 40) où l'énonciateur anticipe sur la production d'un discours par l'énonciataire. La construction diaphonique permet à l'énonciateur de souligner la pertinence qu'il attribue au discours potentiel de l'autre du point vue interactionnel.

Dès lors, *que quoi* ne dépend plus de la valence verbale. Il n'est pas directement construit par le verbe qui le précède. Il s'adjoint librement à tous les verbes. Ceci justifie des occurrences telles (7) *on va entendre que quoi ?* (8) *je le vois que quoi*, (9) *le doyen s'énerve que quoi*, (10) *elle ne prend pas que quoi ?* Sur le plan descriptif, le « cotexte » devient inopérant (Berrendonner, 1990). Pour Deulofeu (2008 : 35) qui s'intéresse à toutes les constructions avec *que*, *les problèmes naissent d'une problématisation insuffisante de l'interface entre morphologie et syntaxe qui conduit parfois à traiter tous [l]es exemples comme des conjonctions de subordination" et à limiter à une seule relation, la subordination, les possibilités de mise en relation syntaxique de la que-construction avec le contexte.*

Au regard des similitudes entre le *ghomala*<sup>2</sup> et le français ordinaire camerounais, doit-on conclure que le phénomène *V+que quoi* est le produit exclusif d'interférences linguistiques ? Dans les travaux de sociolinguistique du français en Afrique, les substrats ont la réputation de produire des *calques syntaxiques*. Sans être totalement erronées, de telles explications sont quelque peu réductrices. En effet, dire que « *tu l'as insulté que quoi ?* » est un calque de « *o fape ga ka ?* » signifie que les locuteurs opèrent une transposition servile d'une structure syntaxique de la langue ethnique à la langue étrangère. Auquel cas, ce qui est mis en exergue c'est un apprentissage défectueux ou approximatif du français. Mais en réalité, avec la vernacularisation, ce n'est plus la compétence en français standard qui est en jeu. Il s'agit à présent de savoir comment

se consolide une communauté linguistique d'alloglottes et de savoir ce qui procure le sentiment de l'existence d'une variété nationale lors de la pratique d'une langue (d'origine) « étrangère ».

### 3. Processus de grammaticalisation

Le contact des langues au Cameroun permet, à travers le *filtre sémantique*, de garder les interrogatives en *V+que quoi* quel que soit le cotexte verbal. Nous soutenons que la transparence formelle de ce type de construction lui permet de fonctionner sur le mode de la *phraséologie*. En effet, les séquences phraséologiques « *sont de schémas prédictifs à noyau verbal, constituant des séquences mémorisées et, en tant que telles, convoquées en parole comme des « blocs » lexico-grammaticaux* » (Legallois, 2013 : 104).

Lorsqu'il étudie les interrogatives en *que* dans le français parlé au Cameroun, Ngue Um (2007 : 117-120) rejette l'hypothèse de la grammaticalisation de l'interrogative en *que quoi*. Ce dernier inscrit ses analyses dans un cadre macrosyntaxique de filiation aixoise où la modularité subsume micro et macrosyntaxe sans réelle incursion dans les niveaux discursifs et pragmatiques. Ainsi, avec l'aide de la prosodie, il s'en tient aux constituants textuels pour l'analyse de ses configurations binaires. C'est ainsi que dans le discours suivant,

donc il fait comme ça = - je sais que hein \ / - *je sais que la partie-là c'est où* / \ donc tu [rire] il copie les cours par chapitres \ - tu vois \ / - donc il a les \ - *je sais que* / - *quoi* \ - je sais que: / - waah= - c'est c'est xx \ - je dis merde yakan tu es fort / \ - quand il te tire l'habit / - il peut déchirer ça \

Ngue Um (2007 : 120) estime que *quoi* est proportionnel à *la partie-là est où*. Quelques remarques s'imposent :

- en reprenant un empan plus large, on peut se poser la question de savoir qui est le locuteur des deux énoncés en *V+ que quoi*. L'auteur affirme qu'une étudiante rapporte le discours « paniqué » de son camarade tricheur lors d'un examen écrit. Il y aurait donc une distinction à faire entre les responsables énonciatifs des morceaux en cause. S'il y a discours rapporté, alors les deux *V+que quoi* appartiennent à des énonciations différentes. Par conséquent, leurs éléments linguistiques respectifs ne se rapportent pas au même cotexte. *Je sais que quoi* doit alors s'analyser indépendamment de *je sais que la partie-là est où*.

D'autre part, en admettant que *je sais que quoi* soit effectivement dans un énoncé binaire avec pour noyau macrosyntaxique *que*, ceci n'exclut pas le fait que cet énoncé

se greffe sur des habitus langagiers qui consacrent la collocation *V+que quoi*. En réalité, « *ce qui est en question ici, ce n'est pas la structuration syntaxique qui tisse le réseau des relations entre les constituants de l'énoncé [...] mais la structuration informative par laquelle se construit le message* » (Manessy, 1995 :244). En effet, c'est à ce niveau qu'interviennent les catégories sous-jacentes imputées à la *sémantaxe*. Par ailleurs, faire de la syntaxe variationnelle c'est « *admettre parmi les variantes possibles non seulement des formes concurrentes, mais aussi des structurations concurrentes d'une même sous-chaîne, que rien ne distingue formellement* » (Berrendonner, 2002 : 21).

Dans ce travail, la modularité est conçue sur le mode de l'école de Genève (Roulet, 1999). Ceci justifie la prise en compte de la pragmatique tant qu'elle aide à la mise à jour des significations interactionnelles et sociales d'une forme langagière.

Replaçons les exemples 8, 9 et 10 dans leurs contextes interactionnels : l'échange (C) implique deux cadres de l'administration en service dans un Ministère à Yaoundé. La personne qu'il faut voir c'est le Secrétaire Général du Ministère. L'échange (D) a lieu sur un site universitaire et les participants sont tous enseignants de français dans cette université. Quant à l'échange (E), il retranscrit les paroles de trois jeunes dames camerounaises installées à Paris depuis au moins cinq (5) ans.

- (C) L1 pourquoi tu ne pars pas le voir ?  
L2 je le vois *que quoi* ?
- (D) L1 le Doyen va s'énerver  
L2 le Doyen s'énerve *que quoi* ?  
L3 c'est ton problème ?  
L2 ça les regarde ceux qui sont impliqués dans l'histoire
- (E) L1 est-ce que Mireille a pris son moule que je t'avais laissé ?  
L2 elle ne prend pas *que quoi* ?  
L3 elle aussi

Dans chacun de ces cas, le ton de la *que*-construction est adversatif. *Que* est donc dialogique. Son rôle dans le marquage d'une frontière énonciative est clairement établi dans les études sur le discours rapporté en Afrique (Simo-Souop, 2009 ; Italia, 2005). Sur le plan syntagmatique, *que quoi* et *pourquoi* peuvent se substituer l'un à l'autre, mais leurs effets sémantiques contextuels ne se recoupent pas totalement. Une explication au moins tient au dialogisme de *que quoi*. La puissance explicative du dialogisme pourrait constituer un handicap si l'on considère que tout énoncé est dialogique. *Pourquoi* devrait être alors considéré comme dialogique du moment où il est forcément suscité par des énoncés antérieurs. Mais comme le mentionnaient Brès et Vérine (2002 : 169), « *si tout énoncé est dialogique, certains le sont plus que d'autres...* ». L'hétérogénéité

énonciative dans *que quoi* est « montrée ». Les discontinuités syntaxiques apparentes traduisent en réalité des « relations macro-syntaxiques cognitivement motivées » (Berrendonner, 1990 : 27). La concurrence des variantes - *je le vois que quoi/je le vois pourquoi ; il s'énerve que quoi/il s'énerve pourquoi* d'une part et, *elle ne prend pas que quoi/elle ne prend pas pourquoi* d'autre part- tourne à l'avantage du schème en V+*que quoi* parce que *que* n'embraie pas forcément sur des éléments linguistiques précédents, mais sur un état de la mémoire discursive. Cette dernière enregistre les schèmes discursifs en *que quoi* et les met à la disposition des locuteurs.

Trois types de configurations *que quoi* se dégagent :

- la première concerne les constructions transitives, dans des énoncés du type *tu dis que quoi*, le respect de la structure SVO correspond à une complémentation de type ça ;
- la deuxième concerne les constructions à la fois transitives et intransitives dans lesquelles V+*que quoi* est un schème sémantico-discursif grossièrement équivalent à une question en *pourquoi* : l'hypothèse intersystémique a été retenue afin de justifier cette forme. Cependant, on pourrait aussi faire une hypothèse intrasystémique d'une reproduction par analogie à la première configuration. Ce qui expliquerait la troisième configuration ;
- la troisième est le schème discursif *je sais que quoi ?* (valeur négative et équivalent de la forme standard *qu'est-ce que j'en sais ?*), dont les variantes sont *je sais moi que quoi ?* et *je sais même que quoi ?*

La co-existence de ces trois configurations conforte l'hypothèse d'une grammaticalisation définie comme

*un processus de changement progressif, dont l'une des phases suppose la coexistence à la même époque, et éventuellement chez le même locuteur, de deux grammaires concurrentes. Cette hypothèse conduit à concevoir la grammaire comme un système complexe et dynamique, qui admet la co-existence des variantes entre lesquelles le locuteur choisirait, et qui prévoit que de ces variantes en concurrence l'une seulement subsistera dans bien des cas[...] mais parfois les deux continuent de coexister* (Marchello-Nizia, 2006 : 31).

## Conclusion

Si l'on admet qu'il existe une norme endogène du français au Cameroun, « *la normalité qui la fonde n'est perçue que dans l'interaction* » (Manessy, 1994 : 128). En effet, à la lumière d'énoncés inscrits dans leur cadre socio-interactionnel, nous avons démontré en quoi la forme interrogative en V+*que quoi* dans le français ordinaire du

Cameroun tient à la fois de la variété de référence et de certaines survivances substratiques. Il faut cependant souligner que certaines interférences ne sont pas gratuites. Elles comblent un vide sémantique et stylistique laissé par le système de la langue étrangère. La mémoire discursive sociale et les habitudes interactionnelles permettent la grammaticalisation de la construction en *V+que quoi*.

### Bibliographie

- Berrendonner, A. 1990. « Pour une macro-syntaxe ». *Travaux de linguistique* n°21, p. 25-36.
- Berrendonner, A. 2002. Morpho-syntaxe, pragma-syntaxe et ambivalences sémantiques. In : *Macro-syntaxe et macro-sémantique*. Berne : Peter Lang.
- Blanche-Benveniste, C. et al. 1990. *Le français parlé. Etudes grammaticales*. Paris : CNRS.
- Boutin, B. A., Gadet, F. 2012. « Comment ce que montrent les français d'Afrique s'inscrit/ne s'inscrit pas dans les dynamiques des français dans une perspective panfrancophone ». *Le français en Afrique* n° 27, p.17-34.
- Brès, J., Vérine, B. 2002. « Le bruissement des voix dans le discours : dialogisme et discours rapporté ». *Faits de langue* n°19, p. 159-169.
- Bronckart, J-P. 1996. *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*. Lausanne, Paris : Delachaux et Niestlé.
- Deulofeu, J. 2008. « Quel statut pour l'élément *que* en français contemporain ? ». *Langue française* n° 158, p. 29-52
- Feussi, V. 2008. *Parles-tu français ? Ça dépend*. Paris : L'Harmattan.
- Gadet, F. 1996. *Le français ordinaire*. Paris : Armand Colin.
- Gadet, F. 2007. « La variation de tous les français ». *Linx* n°57, p.155-164. <http://linx.revues.org/306>. [Consulté le 10 octobre 2012].
- Gaulmyn, M.-M. 1991. La question dans tous ses états. Les cinq types de questions de l'explication conversationnelle. In : *La question*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Italia, M. 2005. Variations en fonction de l'âge et de degré de scolarisation dans le français oral des locuteurs gabonais : la question du discours rapporté. In : *Appropriations en contexte multilingue. Eléments sociolinguistiques pour une réflexion didactique à propos de situations africaines*. Besançon : Presses de l'Université de Franche-Comté.
- Legallois, D. 2013. « Les greffes phraséologiques - ou quand la syntaxe se compromet ». *Langages* n°189, p.103-120.
- Manessy, G. 1993. « Vernacularité, vernacularisation ». In : *Le français dans l'espace francophone*. Tome 1. Paris : Honoré Champion.
- Manessy ; G. 1994. *Le français en Afrique noire. Mythes, stratégies, pratiques*. Paris : L'Harmattan
- Marchello-Nizia, C. 2006. *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Boeck.
- Ngué um, E. 2007. « Interrogatives en *que* en français parlé au Cameroun : approche macro-syntaxique ». *Linx* n° 57, p. 113-122. <http://linx.revues.org/286>. Consulté le 17 octobre 2012.
- Roulet, E. 1999. *La description de l'organisation du discours*. Paris, : Didier.
- Roulet, E. 1990 : « L'apport de l'analyse de dialogues oraux à l'analyse linguistique du discours ». *Travaux de linguistique* n° 21, p. 37-42.
- Simo-Souop, A. 2009. *La variation du français au Cameroun. Approche sociolinguistique et syntaxique*. Thèse de doctorat. Université de Provence : Aix-Marseille.